



LE TAGÈTE

Hors série n° 39, 2015

Marcel JB Tardif

Plante herbacée cultivée pour ses fleurs ornementales jaunes ou orangées à senteur poivrée, appelée communément oeillet.

DE LA MONDIALISATION ET DE LA DÉMATÉRIALISATION

Avec la mondialisation est survenue la délocalisation de l'activité dans les pays développés. Et la délocalisation, qui a affecté en premier les emplois de production, a entraîné la dématérialisation de l'activité restante dans ces mêmes pays développés. Mais la dématérialisation serait advenue de toute manière. Le cycle de transmutation de l'économie libérale y aurait pourvu : d'agricole et d'extractive à transformative, l'économie devient un service. Et le service n'est pas restreint aux personnes. Il inclut celui aux entreprises. De l'information, le service passe à la formation, et aboutit à la finance.

Si nous assistions, par le passé, à la transformation de l'économie, nous en sommes arrivés à celle de l'entreprise. Mieux encore, à celle du service. Les services-conseils se multiplient, et les inscriptions aux facultés universitaires augmentent, alors que la pyramide d'emplois se rétrécit. Les emplois manuels non programmables demeurent, mais les emplois à base de répétition d'actes sautent. Quant aux emplois professionnels, comme aux emplois de direction, ils tendent à se déplacer là où sont les centres de recherche... c'est-à-dire près des lieux de production des biens. L'idée qui voulait, que les emplois les mieux rémunérés restent dans le pays d'origine ne tient plus. Les dirigeants voyagent, et leurs emplois les suivent. S'il le faut, ils établiront leur siège dans les paradis fiscaux, pour ne plus verser de taxes.

Avec la dématérialisation vient le besoin d'ajouter aux savoirs-connaissances stratégiques, aux savoir-faire technologiques et aux savoir-être capitalistiques. L'entreprise n'embauche plus de bras, mais des cerveaux. Elle n'investit plus dans la transformation d'objets, mais dans la formation de personnes. Elle ne vend plus de biens ou de services, elle innove, promeut et crée une image d'elle-même dont la valeur de capitalisation dépasse toute valeur immobilisée. Elle ne veut plus augmenter ses capacités de produire du contenant, elle entend livrer du contenu. Elle privilégie moins les solutions clés en main, qu'elle ne préfère les expériences de vie. Elle n'est plus en quête de parts de marché, elle vise le portefeuille-consommation du client rentable. Elle ne veut pas distribuer ses actifs par titres inscrits interposés, elle veut internaliser son profit par le rachat de ses actions. Se soustraire à toute obligation légale, morale ou communautaire l'invite plus, que de participer à l'avancement de la condition de l'homme. La concurrence, elle la subit, alors que le monopole elle l'envie.

La mondialisation c'est bien plus que la simple circulation des biens, des personnes et du capital. C'est surtout le déplacement constant du centre de gravité du pouvoir d'appropriation sur la ressource, naturelle, financière et humaine. L'entreprise n'a de compte à rendre à aucune nation; mais lorsque le temps de magouiller arrive, elle sait à quelle instance publique adresser son « support ». Elle achète moins les élections des députés, qu'elle ne contrôle la réélection des ministres. Elle ne récuse pas le système de justice, elle l'instruit et le contient dans la bonne voie du régime économique qu'elle endosse. Elle évoque le capitalisme comme sa plus grande contribution à l'essor de la richesse mondiale, alors qu'elle limite la répartition de l'avoir créé entre ses seules mains. La mondialisation a dématérialisé le système de production, elle n'a pas oblitéré le phénomène d'appropriation du capital par ses plus fiers promoteurs, les dirigeants d'entreprise.

La mondialisation a dématérialisé une donnée de société : la responsabilité de l'entreprise.